

pendant la guerre.

21 Septembre

Mon Cher Horace,

Les lettres sont pleines de bon sens et de courage. Et c'est toute la philosophie. S'il y a encore beaucoup de Français qui ont cet esprit-là, la France ne peut périr.

Il faut faire ce qu'on fait au jour. En badigeonnant le casernement, tu contribues à la dépense nationale. En préserver des épidémies, tu sauves des vies et des santé de soldats. Tout se tient. Celui qui a su se plier aux humbles besognes, saura accomplir des

actions d'éclat. Je me méfie de
ceux qui trouvent toujours que
le plan qu'ils occupent est
inférieure à leurs hautes capa-
cités. Qui peut le plus, peut
le moins.

Sois un exemple. J'imagine
que ce n'est pas inutile dans
un dépôt. Montre et dis
que la discipline est plus
que jamais indispensable, qu'elle
est une condition de la victoire,
une question de vie ou de mort
pour la France.

Nous sommes enfoncés
depuis quelque cent ans par
des idées stériles. Il faut
une autorité, et qu'elle soit

obéies. Il faut des chefs, et
un Chef, et qu'ils ne dépendent
point de leurs subordonnés. Nos
900 barons parlementaires
ne seraient même pas capables
de mener une soiture à bras
s'il faut.

Mais faisons en ce moment
une cure de raison. Elle est

dure, mais elle est nécessaire.

Je redoute encore la grande
défaite russe. Ce seraient
près de deux millions d'Alle-
mands qui viendraient se précipiter
sur notre front les deux autres
millions que nous contenons avec
peine. Nous les contenons
aussi, parbleu! Mais à quel

pris! Ce serait la guerre indéfiniment prolongée. En tout cas, il est peu probable que nous en terminions avant l'été prochain.

Bon courage! Ça va aller. Je serai en permission en octobre. Nous nous reverrons bien le soir. Je n'ai ni absenté quelques jours, mais j'en serai de retour avant le 1^{er} octobre.

Voici mon petit billet manqué

Bien affectueusement

De Henne